

mode, parfumé d'essences, aux cheveux lissés avec un soin parfait, mais gâté par des vices précoces. Et puis quel bien on peut faire à ces enfants du peuple. Et quand même le bien ne serait pas apparent, faudrait-il se décourager. Non, car suivant la parole d'un saint, si on n'avait empêché qu'un seul péché mortel on n'aurait pas perdu ses peines.

Des hommes qui voudront s'occuper d'eux on en trouvera dans notre clergé, on en trouvera aussi dans ces congrégations religieuses vouées par état à ces œuvres de jeunesse. Utilisons ces bonnes volontés et passons par-dessus les petites difficultés qui peuvent venir du surcroît d'occupation dans le ministère ordinaire des paroisses, ou qui peuvent venir de notre lâcheté personnelle.

Allons aux jeunes ouvriers, allons à eux, ne les attendons pas, car de moins en moins ils viendront à nous. Il en est temps. Un jour viendra et il n'est peut-être pas loin, ou des meneurs viendront et qui par leurs belles manières, leurs promesses menteuses s'empareront de tous ces ouvriers et exerceront sur eux une influence néfaste. Emparons-nous du peuple avant que d'autres s'en emparent. Il est à nous. Ce qui a fait le mal d'un trop grand nombre de pays, et de la France en particulier, c'est qu'on s'est trop désintéressé du peuple, ou plutôt on ne lui a pas montré assez qu'on s'intéressait à lui, on ne lui a pas assez donné de preuves extérieures de la réelle affection qu'on avait pour lui. Et le peuple a refusé la main que nous lui tendions pour se jeter dans les bras de nos ennemis et des siens. Quand on s'est aperçu de la cause du mal, on a voulu réagir, on a jeté des millions, j'allais dire des milliards aux œuvres catholiques. Il était trop tard. Les résultats n'ont pas répondu aux efforts. S'il y a trente ans on avait fait la centième partie de ce qu'on fait aujourd'hui on aurait conservé au peuple sa foi et sa vertu.

FR. A. VUILLERMET, O. P.